

# Introduction

Dans l'Europe des temps modernes, la littérature sur l'ambassadeur constitue un genre dont le *De officio legati* du Vénitien Ermolao Barbaro fournit dès 1489 un exemple célèbre<sup>1</sup>. Comme l'a observé il y a longtemps un illustre savant italien, le grand humaniste rompt dans ce bref écrit avec sa préférence première pour la vie contemplative, et manifeste son adhésion à la sagesse civique caractéristique de la Sérénissime. Il produit, sur un plan plus général, un monument incontournable de l'humanisme vénitien. Aussi le *De officio legati* doit, en dépit de sa brièveté, passer pour un grand texte. Étape essentielle dans le cheminement intellectuel de son auteur, il constituerait également, et surtout, l'une des expressions les plus fortes et les plus réussies des idéaux politiques et culturels du patriciat de la cité lagunaire. Ainsi, du moins, pensait Vittorio Branca<sup>2</sup>. Mais depuis, un savant médiéviste a repris, ou pour mieux dire reconstitué le dossier de l'ambassade que, quelques mois seulement avant la rédaction de son traité, le Vénitien avait effectuée à Milan. Il a aussi mis à profit la correspondance familière de Barbaro avec ses amis. De toute cette documentation, il a tiré deux enseignements : qu'au commencement de son séjour en Lombardie, l'ambassadeur commit une grave maladresse, et fut aussitôt désavoué par les autorités de Venise où sa bévue avait fait scandale ; et que pendant toute la durée de ce séjour, il ne cessa de manifester sa lassitude face aux tracasseries causées par les affaires publiques et sa préférence pour la philosophie et la philologie, sans que jamais ne perce chez lui le moindre désir de s'engager sur la voie de la réflexion politique et de la contribution à la sagesse civile. Reprenant ensuite le *De officio legati* à la lumière de ces éléments, Bruno Figliuolo a montré assez aisément que ce traité est en fait un écrit de circonstance, entrepris par Barbaro en vue de se justifier, abandonné dès que sa situation politique dans sa patrie s'améliora, au reste peu structuré, peu pensé, et pouvant en

---

1. Sur cette littérature, voir les synthèses souvent anciennes de E. Nys, *Les Origines de la diplomatie et le droit d'ambassade jusqu'à Grotius* (1884), J. Jusserand, *L'École des ambassadeurs* (1934), G. Mattingly, *Renaissance Diplomacy* (1955), P. Ugarteche, *Diplomacia y literatura. Autores célebres y obras famosas* (1961) et D. Ménager, *Diplomatie et théologie à la Renaissance* (2001). Une bibliographie de ces écrits, arrêtée en 1700, mais enrichie d'analyses et d'extraits, se trouve dans V. E. Hrabar, *De legatis et legationibus tractatus varii et De legatorum jure tractatum catalogus completus*.

2. Qui a donné une édition du texte, avec une introduction (E. Barbaro, *De coelibatu. De officio legati*, p. 159-167). Voir aussi, parmi les écrits de V. Branca, « L'umanesimo veneziano alla fine del Quattrocento. Ermolao Barbaro e il suo circolo », et *La sapienza civile. Studi sull'umanesimo a Venezia*, p. 59-216.

définitive difficilement passer pour un chef-d'œuvre de la sagesse civique des Vénitiens<sup>1</sup>.

Dans le cas du *De officio legati*, la prise en compte du contexte ayant présidé à sa composition a donc porté à une nouvelle interprétation de ce traité, ainsi qu'à une réévaluation de sa place à l'intérieur de l'histoire d'un important mouvement intellectuel. L'exercice auquel on voudrait soumettre ici la *Manière de négocier* de François de Callières n'est pas fondamentalement différent. Sans être à proprement parler célèbre, ce livre, rédigé par un ambassadeur de Louis XIV et publié au lendemain de la mort du grand roi est, comme celui de Barbaro, classique : il continue donc de circuler et de donner lieu à des interprétations, point toujours historiennes, qui visent à en dégager le caractère novateur – voire fondateur – et la pertinence pour le temps présent. Ces toujours intéressantes lectures méritent d'être rappelées, et plus encore d'être placées dans la perspective des contextes qui les ont vu naître, des usages auxquelles elles se sont trouvées associées et des appropriations dont elles constituent le point d'aboutissement. Elles sont aussi susceptibles d'être dépassées, ou à tout le moins complétées, par une enquête portant au premier plan l'auteur lui-même, ou plus exactement sa trajectoire dans le Grand Siècle, ses opiniâtres stratégies de parvenu, la fonction qu'il assignait à l'acte d'écrire et de se faire lire. Ces investigations obligent d'entrer dans quelques détails biographiques, et donc de dépasser le stade de la simple notice qui accompagne naturellement la présentation d'une œuvre. Elles conduisent également à reprendre les interprétations reçues, et incitent à conclure que, conçu avec des vues utilitaires et né dans des circonstances sans grandeur, le livre dont il s'agit était orienté à la poursuite d'un succès courtisan et mondain, plutôt qu'intellectuel. Aussi est-ce peut-être moins d'un monument de la pensée qu'il faut parler, que d'un adroit stratagème, dont il devient nécessaire de révéler les faux-semblants, les fins inavouées et les discrets détours. Émerge, au passage, une conception du désordre de l'Europe, de la nature de la négociation, du procédé du négociateur, et enfin de cet homme lui-même, qui aurait tenu tout entier en une honnête façon de se conduire ou, plus précisément, en une sage et habile manière de se comporter avec les souverains. Double idéal de l'auteur, et son docile complice, cet aimable et irrésistible Protée paraît à première vue vraisemblable et même criant de vérité. On montrera pour finir qu'il n'était qu'un être d'utopie, qui n'agissait point dans le monde réel, mais à l'intérieur d'un texte conçu pour plaire. Le séduisant praticien imaginé par Callières, de même que la manière infaillible dont il vantait inlassablement les mérites, n'existaient à l'état pur que dans les rêves de ce négociateur. Mais de ces rêves il était possible de tirer un livre agréable aux puissants, et capable de seconder les intérêts d'un honnête courtisan anxieux, comme l'était celui-ci, de gagner les inclinations de son maître pour en recueillir les grâces.

Au commencement de ce livre, il m'est agréable d'exprimer ma reconnaissance à tous ceux qui en ont accompagné et facilité la préparation : le personnel des archives et bibliothèques, et notamment des Archives des affaires étrangères, de l'Archivio di Stato de Turin, de la bibliothèque de Weimar, de la Bibliothèque nationale de France, de la bibliothèque de l'Institut, de la bibliothèque du musée Condé et de la médiathèque municipale de Troyes ; les maisons d'édition Editoria Campus et Esfera de Los

1. B. Figliuolo, *Il diplomatico e il trattatista. Ermolao Barbaro ambasciatore della Serenissima e il "De officio legati"*, *passim*.

Libros ; les amis auxquels je dois les traductions de textes en japonais ou en polonais ; et enfin mes auditeurs de l'École pratique des hautes études et en particulier Marie-Louise Queinnec, qui m'a communiqué plusieurs références concernant le frère de Callières. Le regretté Bruno Neveu a bien voulu lire le manuscrit de cet ouvrage dès son achèvement : qu'il en soit une dernière fois remercié, de même que François-Joseph Ruggiu, qui a également lu ces pages avant leur parution, et Gilles Pécout, qui en a proposé la publication par les éditions de l'École normale supérieure.

*Les numéros de pages placés entre parenthèses soit dans le texte, soit dans les notes renvoient à la pagination de François de Callières, De la manière de négocier avec les souverains..., Paris, Michel Brunet, 1716. Cette pagination a été reprise en marge dans notre édition, infra, p. 178-265.*

*Pour les références complètes des ouvrages et articles cités dans les notes, on se reportera à la bibliographie finale, infra, p. 269-281.*